

CRÉPUSCULE

*Le laboureur d'azur se penche sur la tombe
Où, son sillon fini, chaque soir il succombe ;
Son fantôme agrandi plane un instant encor,
Puis il s'évanouit dans le flambant décor :
Silence ! le Soir tombe...*

*Las, et comme affaissé sous un mortel ennui,
Le laboureur de terre abandonne sans bruit
Son norme et dur labeur. Tout se tait ; tout se vide ;
Le ciel est sans un cri, la mer sans une ride :
Silence ! c'est la Nuit.*

*Les étoiles, là-haut, s'allument une à une,
Criblant d'or scintillant les gloires de la brune ;
Et des gris, des lilas, et des verts émergeant,
Rayonne une clarté grandissante d'argent :
Silence ! c'est la Lune !*

*L'enchanteresse monte au levant à son tour
Mariée un instant aux feux mourants de jour ;
Puis sa pâleur inonde une vierge éperdue
Lu lèvre vers l'élu candide ment tendue :
Silence ! c'est l'Amour !...*

GEORGES BOURGE.

MARIAGE QUAND MEME

I

La séparation fut des plus pénibles. Jacques pleurait. Alice pleurait.

—Au moins, c'est bien sûr, Jacques ? disait Alice, en s'essuyant les yeux avec son mouchoir ; vous ne m'oubliez pas pendant toute cette longue année que doit durer votre absence ?

—Oh ! Alice, répondait le jeune homme, comment pouvez-vous croire qu'il me soit possible de vous oublier ? N'êtes-vous pas tout pour moi ? Et n'est-ce pas, d'ailleurs, pour vous obtenir que je pars, afin de me faire une situation qui me permette de vous épouser ?

—Hélas ! pourquoi nos parents refusent-ils de nous unir dès maintenant ?... Nous n'avons pas besoin de luxe pour nous mettre en ménage !

—Non, ne les blâmez pas, Alice. Si dure que soit à notre amour leur décision, ce sont eux qui restent dans le vrai. Car il faut bien reconnaître qu'avec les maigres ressources dont nous disposons, le train de vie que nous pourrions mener serait proche de la misère... Au lieu que mon départ arrange tout !... Cette place qu'on m'offre à l'étranger, avec promesse de devenir dans un an fondé de pouvoirs en France de la maison de commerce...

—Alors, puisqu'il le faut, mon ami !... Ne récriminons donc pas !... Mais n'empêche que ce soit bien triste, quand on s'aime comme nous nous aimons, quand on s'est promis d'être l'un à l'autre, de se voir ainsi brusquement séparés !

Et Mlle Alice recommença à fondre en larmes.

Du coup, Jacques, impuissant à la consoler, tira de nouveau son mouchoir et se mit aussi à sangloter encore plus fort.

Suzanne, la sœur cadette d'Alice, qui assistait aux adieux, aussi émue que les autres au fond, essayait néanmoins de calmer les deux désespérés.

—Voyons... mes amis... du courage !... Un an de séparation, ce n'est pas, somme toute, une si grosse affaire !... Et quand on s'aime comme vous vous aimez, qu'on est sûr de s'unir à un moment donné, l'épreuve doit être supportable !

—Oui, tu dis ça, toi, Suzanne, fit Alice... parce que tu n'aimes pas... que tu n'as jamais su ce que c'est d'aimer !... Mais si tu éprouvais pour un fiancé les sentiments que j'éprouve pour Jacques et qu'il dût te quitter ainsi brusquement !... Tu verrais !

—Evidemment... c'est juste... je suis mauvais juge ! répondit la jeune fille d'un ton étrange.

A ce moment, les parents d'Alice et de Suzanne arrivèrent.

—Eh bien ! mon ami, fit la maman, nous vous avons donné le temps d'échanger avec Alice les dernières confidences du fiancé... Mais il est inutile,

autant pour elle que pour vous, de prolonger ces émotions... L'heure des adieux a sonné ; embrassez-la, —je vous le permets, —et partez ensuite.

Moment solennel.

Les deux jeunes gens s'avancèrent l'un vers l'autre, tremblants.

Alice tendit son front à son fiancé, qui y déposa un long baiser.

Un silence ; —ensuite, comme un double sanglot étouffé.

—Partez, mon ami, partez maintenant ! fit le papa, presque aussi ému lui-même que les enfants.

Et, se tournant vers Alice :

—Rentre dans ta chambre, toi, ma chérie... C'est ta sœur qui reconduira Jacques... Cela vaudra mieux.

II

Jacques était sur le seuil à présent, et Suzanne se trouvait en face de lui.

—Alors, je compte bien sur vous, n'est-ce pas, ma chère Suzanne, pour me tenir au courant, me donner des nouvelles... et aussi, et surtout, pour entretenir mon souvenir dans l'esprit de votre sœur ?

—Avez-vous donc peur qu'elle vous oublie ?

—Non, car elle m'aime aujourd'hui autant que je l'aime, j'en suis bien sûr !... Mais c'est long un an !... et Alice est si jolie !... Elle peut d'ici à mon retour avoir l'occasion de plaire à tant d'autres !... Et il suffit que l'un de ces prétendants possibles soit en même temps un beau parti... Vos parents ne m'ont rien promis, en somme ; tout au plus m'ont-ils donné de fortes espérances...

—Mais c'est folie à vous d'avoir de pareilles craintes !... Jamais mes parents ne forceront la volonté de l'une de leurs filles !... Et il suffit qu'Alice continue à vous aimer pour qu'on n'ose même pas lui parler d'un autre mariage !

Et se redressant :

—D'ailleurs, ce doute même que vous hasardez sur la persistance de ses sentiments est injurieux pour ma sœur ; des filles de notre sorte, quand elles aiment, n'aiment qu'une fois !

Elle lança la phrase avec tant de fermeté que Jacques, un instant inquiet, —aurait-il pu dire pourquoi, d'ailleurs ?—se sentit tout de suite rassuré, —et ce fut presque en souriant qu'il reprit :

—Alors, vous aussi, petite sœur, quand vous aimerez, ce sera pour toujours ?

—Oui, pour toujours ! répondit-elle, la voix un peu voilée.

—Eh bien ! tâchez donc que ce grand sentiment vous vienne pendant mon absence, pour pouvoir vous marier à mon retour, en même temps qu'Alice et moi ! Voilà qui serait gentil ! Nos deux noces à la fois !

—C'est cela, je tâcherai ! fit-elle dans un demi-sourire... Adieu, mon ami !... Adieu !

Une poignée de mains. La porte se referma. Jacques était parti.

—Comme ils s'aiment ! murmura la jeune fille. Au moins, puissent-ils être heureux tous les deux ! Qu'il n'y en ait qu'un seul de malheureux sur les trois !

III

Certes, Alice aimait Jacques, et le départ de celui qu'elle considérait comme son fiancé l'avait rendue aussi malheureuse que possible.

Les premiers jours, ce fut comme un écroulement de tout son être, à tel point que ses parents en vinrent à craindre qu'elle ne fit une maladie, qu'ils se demandaient même s'ils n'avaient point eu tort d'exiger ce retard au mariage, si juste au fond qu'eût pu être le motif qui leur avait dicté cette détermination.

Fallait-il donc rappeler Jacques et unir tout de suite ces enfants, si modestes, si précieuses même que dussent être les ressources du jeune ménage ?

Après mûre réflexion, pourtant, les parents d'Alice décidèrent de maintenir le "statu quo."

Le plus fort était fait, après tout, et la jeune fille, une fois les premières larmes versées, redeviendrait raisonnable.

D'ailleurs, on la distrairait, on la conduirait dans le

monde et, avec la nature un peu superficielle qu'on lui connaissait, tout portait à croire que le calme se rétablirait de lui-même en elle.

—Oui, c'est là le bon moyen ! fit M. Bertrand (c'était le nom du père), et nous l'amènerons ainsi à prendre son mal en patience et à attendre sans une tristesse exagérée le retour de son Jacques bien-aimé. Ah ! si c'était à Suzanne que pareille chose arrivât, ce serait une autre affaire !... Renfermée comme elle est, nous ne parviendrions pas à lui faire entendre raison aussi facilement !

—Heureusement, ajouta Mme Bertrand en manière de conclusion, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit... puis-je elle n'aime personne encore.

Il fut donc fait comme il avait été décidé, et M. et Mme Bertrand saisirent la première occasion venue pour conduire Mlle Alice dans le monde.

D'abord—et cela était tout naturel—ce fut avec crainte, presque qu'avec répulsion, qu'elle s'y laissât trainer.

Toutefois, les parents avaient vu clair et, peu à peu, sans que la jeune fille pût s'en rendre compte elle-même, ces réunions furent pour elle un dérivatif.

Bien sûr, elle pensait à Jacques, et avant de se rendre à un bal, c'était presque toujours la même phrase qu'elle disait : "Ah ! si je devais l'y rencontrer, combien mon plaisir serait plus grand !"

Certes, oui, il eût été plus grand !

Mais enfin, de son aveu même, elle éprouvait cependant du plaisir à aller à ces fêtes, et autour d'elle on était heureux de le constater.

Coquette, Alice ne pouvait s'empêcher de se montrer sensible à un compliment, et quand sa sœur lui disait avec un ton imperceptible de reproche :

—Eh bien ! tu es contente j'espère ! Tu as du succès ce soir !

—Oui, répondait-elle naïvement.

Puis, tout de suite, devinant peut-être les réflexions que cette réplique suscitait chez sa cadette :

—Quel dommage pourtant que Jacques ne soit pas ici ! ajoutait-elle ; il serait si fier, lui, de mes succès !

IV

En aurait-il été si fier de ces succès, Jacques ? N'en aurait-il pas été jaloux plutôt ? Bien malin qui aurait pu le savoir !

En attendant, il trimait ferme, le pauvre garçon, voyageant pour la maison qu'il représentait dans tous les pays d'Europe, et craignant toujours de voir retarder l'époque où il lui serait enfin permis de se fixer à Paris pour le compte de ses patrons.

Pas mécontent des affaires pourtant, et plein d'espoir—n'était-ce pas là son seul réconfort ?—il correspondait régulièrement avec Alice, et toutes ses lettres ne reflétaient que trop bien le sentiment profond qu'il éprouvait pour elle.

Les lettres de la jeune fiancée aussi étaient pleines de tendresse, et durant les six premiers mois de la séparation, le voyageur fut vraiment en droit de croire qu'il avait été fou en éprouvant des craintes.

—Oui, se disait-il parfois, la petite Suzanne avait raison !... Alice est de celles qui n'aiment qu'une fois dans leur vie ! Et si longue que doive être encore mon absence, je suis sûr maintenant de la retrouver à mon retour, aimante comme au premier jour ! Non, son cœur ne changera pas ! Elle m'écrit qu'elle sort, qu'elle va en soirée, qu'elle danse... Tant mieux !... Je serais si désolé de la savoir triste comme moi !... L'important est que je reste dans sa pensée. Or, j'y suis bien ! La preuve n'en est-elle pas dans ces chères lettres qu'elle m'envoie si régulièrement ?

Et la certitude où se trouvait Jacques de la constance de sa fiancée à son égard était maintenant si ancrée en lui, qu'il supporta vaillamment la mauvaise nouvelle que lui annoncèrent un soir ses nouveaux patrons.

Ceux-ci, en effet, se voyaient obligés de retarder de six mois le délai fixé pour le retour en France de leur employé !

Six mois !... Six mois à patienter encore ! Oh ! c'était bien long !... Mais il fallait accepter cette nouvelle épreuve...